

La guerre de l'imagination a commencé

Fulvio Caccia

Volume 48, Number 4 (274), November 2006

Une littérature et son péché

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caccia, F. (2006). La guerre de l'imagination a commencé. *Liberté*, 48(4), 64–77.

La guerre de l'imagination a commencé

Fulvio Caccia

« La diversité des perspectives forme-t-elle encore "une" littérature, une littérature spécifique parmi d'autres littératures distinctes, ou aurions-nous bientôt autant de littératures que de groupes ethniques ¹? » se demandait non sans courage Monique Larue en 1996. Dix ans et une polémique plus tard, force est de constater que la crainte exprimée par la romancière dans son essai remarquable et controversé, *L'arpenteur et le navigateur*, est plus que jamais d'actualité. Pire, l'écart entre ces deux figures-types de l'écrivain qui a nourri jusqu'ici toutes les littératures et, *a fortiori*, la littérature québécoise, n'a cessé de s'élargir comme la distance entre deux planètes qui se repoussent. Avec des conséquences inattendues et dramatiques. L'espace public, dont la littérature est le marqueur, s'est rétréci comme une peau de chagrin au Québec comme ailleurs.

Partout, malgré le progrès de la démocratie, les libertés se contractent, grugées de l'intérieur par un virus qui vient parasiter les défenses immunitaires des cultures nationales en généralisant leur crispation identitaire. Or ce virus n'est autre que la tentation de l'unification de l'histoire de la planète. Rêve humaniste, certes, mais dévoyé par la puissance simplificatrice du scientisme et de la surmédiation dont la mondialisation est l'ultime avatar. Comme l'affirmait déjà en 1985 Milan Kundera, l'esprit du roman et donc de toute littérature se situe à rebours de cette culture du plus petit dénominateur commun. Il est tout entier dans « l'esprit de complexité », sur lequel est adossé l'universalisme humaniste et, par-delà, l'édifice philosophico-politique de l'Occident. C'est bien dans cette ombre portée — la *différance* aurait dit un Derrida

¹ Monique Larue, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Fides, 1996, p. 11.

— que se trouve le *péché originel* de toute écriture et de toute entreprise humaine. C'est sa *faute*, son *crime*, tel que l'atteste son étymologie. Ce péché originel est le prix à payer pour unifier et donc identifier — « caractère de ce qui est un² » — un espace commun. Généralement cette unité s'obtient au prix du sang. D'où le meurtre du double, le frère outrepassant la limite, dont le mythe est à l'origine des civilisations. Pour que cette identité se perpétue et s'enrichisse, elle doit s'ouvrir à ce qui lui est différent en l'assimilant et, ce faisant, en acceptant la transformation qui en découle³.

L'arpenteur en son territoire

Au Québec, la jeune histoire de sa littérature offre aux observateurs un précipité à nul autre pareil des dynamiques en œuvre dans l'élaboration d'une littérature nationale. L'incontournable injonction durhamienne en aura été le point de départ. Le premier arpentage ou, pour le dire en des termes chers à Deleuze et Guattari⁴, la première véritable « territorialisation » date de ce moment, soit de la défaite de la rébellion républicaine de 1837–1838. Il se retrouve tout entier dans l'initiative d'un James Houston qui publie son *Répertoire national* en 1848. Mais plus encore dans l'*Histoire du Canada* que François-Xavier Garneau souhaitait léguer à ses contemporains. En décrivant le Canadien comme un « type qui devait se conserver⁵ », Garneau a établi le fondement identitaire — qui se transformera en idéologie survivaliste — dont l'institution littéraire balbutiante aura besoin pour s'autolégitimer. L'historien était parfaitement en phase avec son époque et avec l'idéologie promue par l'Allemand Herder qui fondait

² *Le Petit Robert* (Paris, 2004) précise également que « l'identité culturelle » est l'ensemble des traits culturels propres à un groupe ethnique (langue, religion, arts, etc.) qui lui confèrent son individualité.

³ Rappelons la célèbre injonction de la contre-culture : « You are what you eat ».

⁴ Dans *Kafka ou pour une littérature mineure* (Paris, Minuit, 1978), Gilles Deleuze et Félix Guattari avancent l'hypothèse que toute littérature est le produit de deux mouvements alternatifs et complémentaires : territorialisation et déterritorialisation.

⁵ François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, Montréal, BQ, 1996 [1845], p. 65.

l'authenticité de la littérature sur le peuple, sa culture et sa mémoire collective. Herder, ce faisant, prenait ses distances avec la civilisation et la littérature de cour sophistiquée et cosmopolite, dont le modèle dominant était français à l'époque⁶.

Le navigateur déterritorialisé

La première navigation, la déterritorialisation, elle, advient au moment de l'éclosion de la première école littéraire de Montréal avec comme chef de file, Émile Nelligan. La poésie de l'adolescent foudroyé est caractéristique des tensions intérieures que vivent alors ceux qui, pour exprimer la différence, le dissemblable⁷, intériorisent la fracture du double à travers ce que l'on appellera l'exil intérieur. Cette introjection qui n'est pas sans risques permet néanmoins de prendre la pleine mesure de la subjectivation à la source de ce que le philosophe Giorgio Agamben appelle *l'experimentum linguae*⁸. Elle donna naissance à l'époque à une esthétique, l'exotisme, qui détermine encore aujourd'hui le régime de réception des littératures émergentes ou postcoloniales. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si cette sensibilité s'affirme d'abord chez les écrivains anglais alors grands voyageurs s'il en est mais aussi propagateurs de la modernité... coloniale ! Car l'exotisme, comme les empires coloniaux qui fleurissent au XIX^e siècle, est expansionniste et horizontal. « L'authentique », se plaît-on à croire, se trouve dans le Primitif, aux confins de l'Empire, où l'a relégué la Métropole, elle-même dénaturée par la force centrifuge de sa propre modernité, soit de son artificialité. Octave Crémazie l'avait bien compris lorsqu'il a écrit sa désormais célèbre lettre à l'abbé Casgrain : « Si nous parlions huron ou iroquois,

⁶ L'idéal-type était « l'honnête homme », cette nouvelle classe de lecteurs, issue des salons littéraires de la noblesse éclairée et de la bourgeoisie montante, qui, ne sachant ni le latin ni le grec, exigeait des œuvres brèves, enlevées. écrites en français. Il fut l'arbitre des élégances et imposa le français comme langue de littérature avec, à la clef, un nouveau genre — le roman — et un nouveau style de vie, le libertinage.

⁷ Ce qui n'exclut pas l'imitation des formes venues d'ailleurs.

⁸ Dans *La communauté qui vient*, Paris, Seuil, 1990.

les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du Vieux Monde ». Quiproquo qui persiste toujours. Hubert Aquin paiera le prix de ce tropisme « exo-péen », lui dont l'œuvre s'inscrit à rebours de l'esthétique exotique du modèle colonial, soit dans une logique éclectique⁹.

On voit donc s'esquisser un double axe. On y trouve en abscisse le modèle positif de l'arpenteur et de la territorialisation, et, par gradation, les autres figures de l'homme-territoire (le sédentaire, le paysan, l'habitant, etc.) qui, poussées à l'extrême, laissées à elles-mêmes, deviennent l'idéal-type du fondamentaliste, de l'intolérant. Sur l'autre segment, en ordonnée, on y discerne au centre le modèle positif du navigateur et ses variantes nomades : le modèle du relativiste culturel, l'indifférent, le décadent, dissipateur de toutes les valeurs.

Lumières du Québec

La modernité, l'identité bien tempérée, se situe au centre, soit au point d'équilibre qui conjugue les vertus de l'un et de l'autre, de l'arpenteur et du navigateur. Cette convergence est rare mais, lorsqu'elle advient, cela donne de grands moments de civilisation. À sa manière, la littérature du Québec a vécu ses Lumières au tournant des années 1960 alors que les poètes et les romanciers de la première génération de *L'Hexagone* et de la revue *Liberté* s'enracinaient tout en s'ouvrant très largement sur le monde. Mieux, ils ont fait de cette ouverture la raison d'être de leur propre identité. Du coup, les lettres québécoises se sont autonomisées à l'égard de l'idéologie survivaliste et de ses avatars politiques en découvrant un nouveau territoire imaginaire. Ce moment de grâce dura une petite douzaine d'années avant que les forces de territorialisation et de déterritorialisation ne reviennent écarteler à nouveau le corpus littéraire québécois. Ajoutons que ce jeu de balancier est normal. Il

⁹ Fulvio Caccia, « L'éclectique et l'exotique : naissance et mort de la littérature », *Le Trait*, n°s 3-4, hiver 1999, p. 80-91.

épouse les grandes tendances de l'heure mais peut aussi traduire des idiosyncrasies locales.

Modernité, modernités

Afin de comprendre le malentendu sur la nature et les valeurs de la modernité ainsi que ses mouvements de bascule, il convient d'aller au-delà du mythe du « bon sauvage » tel que nous l'ont légué Lahontan et Rousseau¹⁰. On peut en situer l'origine dans la confrontation entre deux conceptions du langage chez les anciens Grecs : l'une rhétorique, l'autre philosophique.

Pour les philosophes, les mots sont de purs reflets des choses et ne possèdent pas de lois propres qu'il serait loisible de connaître. Bref, ils doivent être utilitaires, en se mettant au service soit de la réalité des pratiques et des techniques — le langage du géomètre, de l'arpenteur —, soit de l'articulation des idées et du savoir. Le rhéteur affirme, lui, que les mots sont eux seuls, et donc en dehors de toutes choses, sources de certitude. « Les mots sont séparés de la réalité et créent leur propre vérité ». Ils s'autoréférencent. Cette quête de la logique propre au langage écrit allait inaugurer la modernité politique et littéraire. Car elle instaure la souveraineté de l'individu comme instance extérieure, étrangère à la Cité. Inacceptable, déclarera « l'ami de la sagesse » qui chasse le « faiseur de discours », le poète, de sa République idéale¹¹, l'accusant de manipuler la vérité grâce à sa science du langage.

La guerre des mots

Ce qui est en jeu, ce n'est ni plus ni moins que le contrôle et la pratique du langage : le pouvoir. Quelle élite professionnelle

¹⁰ « Le bon sauvage », faut-il le répéter, est une représentation strictement européenne, dénuée de fondement réel, qui a servi d'alibi à l'Europe pour cautionner sa révolution politique et culturelle qui a abouti au triomphe de l'État-nation. Devenue idéologie, elle a eu comme effet pervers de disqualifier tout véritable dialogue transculturel entre littératures postcoloniales et littérature métropolitaine. Sur cette question, il convient de lire l'article de Robert Richard, « L'Europe ou le Dieu barbare », *Le Trait*, n° 1, printemps 1998, p. 54-71.

¹¹ Platon, *La République X*, 605a-606c.

devrait légitimement l'exercer ? Le poète ou le prince philosophe ? La violence avec laquelle Platon attaque le poète s'explique justement par la crainte de voir sa « redoutable » efficacité rhétorique détourner le citoyen de la recherche de la vérité. Comment ? En lui faisant éprouver de la « sympathie », de « l'enthousiasme » et même du « plaisir » par le sentiment, l'émotion qui, on le sait, « ne convient qu'aux femmes ». La morale virile du citoyen réprouve cet abaissement par les sentiments qui est considéré comme une faiblesse. L'opprobre jeté par la philosophie naissante à leur égard diabolise en retour tous ceux qui exercent la rhétorique, cette technique de « métèques ». La vérité se substitue comme *épistème* au vraisemblable.

C'est ainsi que se déploie symétriquement au premier axe, plus géographique, un axe moral — sur lequel s'appuiera plus tard le christianisme — qui décline vérité et mensonge, sentiment et raison. Plus grand est l'artifice, plus grand est le danger de voir le peuple des lecteurs succomber aux passions et donc d'échapper à ceux qui veulent l'élever par la raison et la morale de l'abnégation.

Aristote renforcera cette position en la nuancant. « Il faut, affirme-t-il dans le chapitre 24 de sa *Poétique*, préférer ce qui est impossible mais vraisemblable à ce qui est possible mais non persuasif¹² ». En liant vraisemblance et persuasion, le philosophe conférait à la littérature toute la dignité d'une activité épistémologique. Mais du coup, il la désignait au soupçon du pouvoir, méfiant de toute activité susceptible de contrecarrer la sienne en rendant possible ce qui ne l'était point. De là date sans doute les tentatives de contrôler son discours avec toutes sortes de dispositifs juridiques et de censure. L'Église puis la monarchie s'en sont servies avec plus ou moins d'efficacité pour instrumentaliser les écrivains ou les châtier. Cette guerre des mots autour du statut de la fiction, on le voit, a donc eu pour but de déterminer à

¹² Aristote, *Poétique*, trad. de J. Lallot et R. Dupont-Roc, Paris, Seuil, 1980, p. 129.

l'intérieur du champ du discours le *primus inter pares*: celui qui, par sa notoriété, est le plus à même d'exercer son autorité sur les autres et devient la référence. La querelle des Anciens et des Modernes en témoigne à sa manière avec un argumentaire qui change de camp au fil des siècles.

N'allez pas croire que la littérature québécoise serait restée à l'écart de cette confrontation. J'en veux pour preuve le débat qui opposa, un temps, les « Parisiens » de la revue *Nigog* aux écrivains régionalistes. En forçant un peu le trait, on pourrait imaginer leurs réparties: « Passéistes, conservateurs, rétrogrades, culs-bénits », s'écrient les uns; « Vaniteux, frivoles hermétiques, formalistes, dégénérés », rétorquent les autres.

Les arguments auront à peine changé une génération plus tard, lorsque l'innovation formelle et rythmique du plus lumineux des écrivains de la Relève passe sous les fourches caudines de la critique catholique. « Saint-Denys Garneau a publié *Regards et jeux dans l'espace* (1937), recueil de poésies valéryennes, c'est-à-dire à peu près incompréhensibles¹³ », écrira l'abbé Camille Roy.

Écritures migrantes: le débat qui n'a pas eu lieu

Ce que l'on a appelé les « écritures migrantes », dernier avatar en date de cette courte histoire, participe de ce malentendu alors même qu'il est travaillé symétriquement par la même polarisation. On retrouve au sein de la production des écrivains venus d'ailleurs une majorité d'œuvres plutôt naturalistes qui s'inscrivent dans une logique de territorialisation. Certains vont même jusqu'à reproduire des poncifs de la littérature québécoise. Rares sont celles qui tentent de renouveler la forme et le fond comme l'a fait Saint-Denys Garneau ou Aquin.

¹³ Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Montréal, Beauchemin, 1943, p. 115.

Le débat qui aurait permis de prendre la pleine mesure de la valeur esthétique de ces *écritures* confrontées aux œuvres québécoises du cru comme l'avait d'ailleurs souhaité un Pierre Nepveu¹⁴ n'a pas eu lieu. Pourquoi ? Je me suis expliqué ailleurs sur ce silence¹⁵. Disons, pour résumer, qu'il aurait mis en crise, en le révélant, le dogme sur lequel repose toute littérature, son « mensonge » pour reprendre l'argument de ce dossier : le rapport à la langue. D'où le déplacement vers la question politique et son *ethnisation* que craignait Monique Larue, voilà dix ans. Ce débat éludé sur l'esthétique dérivera alors logiquement vers les interrogations de la présence, réelle ou fantasmée, au cœur des principales instances de légitimation des écrivains métèques et leur capacité à pouvoir infléchir l'institution littéraire dans une direction jugée contraire aux intérêts collectifs.

En l'occurrence, faut-il s'étonner qu'on ait ressenti comme un camouflet l'affirmation selon laquelle « la littérature québécoise [n'était] pas exportable », comme le titrait *Le Monde* en reprenant les dires du romancier David Homel dans son supplément du 17 mars dernier consacré aux littératures francophones. La vive réaction d'une Madeleine Gagnon, qui a appelé à ostraciser l'impudent, l'illustre éloquentement.

On pourrait discuter longuement sur la pertinence ou l'impertinence de l'argumentation du romancier d'origine américaine. Certains l'ont fait avec pondération comme Yannick Gasquy-Resch dans les pages du même quotidien¹⁶. Ce qui est en cause ici n'est pas tant que le romancier ait exprimé cette opinion — avec

¹⁴ Voir à cet égard l'ouvrage de référence de Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, 233 p.

¹⁵ Fulvio Caccia, « À quoi servent les écritures migrantes ? », conférence inaugurale au colloque intitulé « 1985–2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. État des lieux et perspectives », organisé par l'Université de Bordeaux du 15 au 17 décembre 2005, sous la direction de Marie-Lyne Piccione.

¹⁶ Yannick Gasquy-Resch, « Ce vigoureux français venu d'ailleurs », *Le Monde*, 31 mars 2006.

désinvolture et maladresse, convenons-en —, mais qu'il l'ait fait précisément dans les pages du quotidien parisien, arbitre des élégances. Ce faisant, son influence s'en est trouvée décuplée. La caution du grand quotidien du soir a été jugée disproportionnée car elle s'exerçait aux dépens d'écrivains *pure laine* mieux à même de défendre la cause de la francophonie en cette terre d'Amérique.

Un champ en recomposition

Cet épisode met en lumière par diffraction certains aspects de la recomposition du champ littéraire francophone à l'heure de la mondialisation. Au Québec, il révèle un nouvel épisode de cette lutte larvée qui oppose les tenants d'une littérature nationale à ceux qui, à tort ou à raison, sont considérés la mettant en danger : soit sur le plan esthétique — c'est le mauvais procès que l'on fait aujourd'hui à un écrivain comme Hubert Aquin sur sa « dangerosité » —, soit sur le plan politique — en la critiquant sur la place publique. C'est le cas de David Homel aujourd'hui¹⁷. Ensuite elle signale une double maladresse de la part de certains de ces écrivains dits « migrants », traduite par l'ignorance, feinte ou réelle, du rôle que joue la langue française dans le dispositif identitaire québécois, mais, plus grave encore, par la méconnaissance de l'avantage de fait que leur accorde leur statut d'*écrivain étranger* sur la place éditoriale de Paris. C'est le « syndrome de Crémazie » qu'ils n'ont pas à subir, contrairement à leurs confrères québécois, toujours perçus comme d'indécrottables provinciaux par la capitale des lettres. Le péché, si l'on veut, est donc des deux côtés.

Une crispation française

Pour la France en général, et Paris en particulier, cet incident dévoile la difficulté qu'a l'ancienne Métropole de penser l'espace

¹⁷ Le producteur Robert-Guy Scully, naguère traducteur et directeur du cahier « Culture » au *Devoir*, avait déclenché une semblable levée de boucliers, le 17 avril 1977, dans le journal américain *The Washington Post* en s'exprimant sur « Ce que signifie être français au Canada ».

francophone comme un espace éditorial multipolaire, désindexé du modèle exotique. Plus que jamais aujourd'hui les conservatismes ont tendance à devenir la norme. Pour des raisons liées à sa démographie — la France est le pays le plus peuplé des pays dits francophones —, à son histoire coloniale, à son républicanisme (qui assujettit les particularismes culturels à un individualisme abstrait et citoyen), ce grand pays de civilisation a quelques difficultés à négocier le tournant de la mondialisation. Sa crispation identitaire actuelle se répercute autant du point de vue social (la crise des banlieues, l'ascenseur social grippé, etc.) que du point de vue politique¹⁸ (le « non » français à la constitution européenne, le raidissement des politiques, etc.). Son milieu littéraire, qui ne brille pas toujours par son progressisme, est plus enclin que jamais au repli sur soi et tend à publier pour l'essentiel une littérature de « niches » aux contours bien profilés, sans surprises. L'invention littéraire, déjà modeste, se réduit d'autant plus. Pour preuve, les performances de l'exportation de la fiction française. Malgré quelques succès localisés et les efforts du bureau du livre français à l'étranger, elle reste, toute proportion gardée, inférieure à son prestige et à sa puissance de tir¹⁹. Même sur le plan intérieur, les grands lecteurs — ceux qui lisent plus de vingt livres par an — lui préfèrent la littérature étrangère en traduction qui a le mérite de les faire rêver. La bonne fortune de nombre de petits et moyens éditeurs comme Actes Sud tient à cette disposition²⁰. Celle-ci ne résulte pas seulement de l'exotisme à la française²¹, mais aussi d'une lassitude du lectorat français à l'égard de sa propre littérature.

¹⁸ L'élite économique, elle, contrairement à l'élite politique, s'adapte plutôt bien au flux de la mondialisation comme l'attestent les succès remportés par les grandes transnationales françaises.

¹⁹ Selon les statistiques de la centrale de l'édition, la cession de droits à l'exportation touchait 2 000 titres de littérature générale en 2004–2005. Quant aux exportations de livres français, elles atteignaient 542 millions d'euros dont le tiers aurait concerné le domaine proprement littéraire.

²⁰ C'est ce qu'a aussi compris l'éditrice Brigitte Bouchard en délocalisant pratiquement Les Allusifs, sa jeune maison d'édition, de Montréal à Paris.

²¹ On prête à François I^{er}, protecteur de Léonard de Vinci et promoteur de l'ordonnance de Villers-Cotterêts qui établit le français comme langue de la loi, ce mot : « Tous ceux qui ont du génie sont Français ».

Un lapsus très parisien

À cet égard, l'« inexportabilité » de la littérature québécoise, mise en exergue par le titre du quotidien *Le Monde*, peut être interprétée comme un lapsus freudien qui renvoie symétriquement à l'« inexportabilité » fantasmée de la littérature française aujourd'hui. Celui qui le dit, c'est lui qui l'est !

Que ce lapsus se soit produit dans le contexte du Salon du livre, consacré justement aux francophonies, est révélateur de ce qui se joue dans l'inconscient des élites intellectuelles sur le devenir de leur propre langue. Fatalité ? Fatigue culturelle ? Crise identitaire ? Sans doute tout cela à la fois. Il n'en demeure pas moins que l'élite culturelle, souvent issue du même moule institutionnel, peine à produire une vision du monde capable de penser la mondialisation dans ce qu'elle a de radicalement différent du concept d'universalité : concept sur lequel s'est appuyé jusqu'ici le rayonnement de leur langue.

Prisonnière des Lumières, l'élite française, prodigieusement intelligente lorsqu'il s'agit de réfléchir sur l'Histoire ou les grands ensembles, peine aujourd'hui à concevoir les détails. Ceci explique en partie la légèreté avec laquelle elle a traité jusqu'ici les questions relatives à la francophonie qui la renvoie aux particularismes de l'Ancien Régime.

The devil is in the details

Tant et aussi longtemps que la francophonie demeurerait ancrée dans l'humanisme universel cher à un Senghor, l'élite française pouvait encore y trouver ses repères et laisser à la politique le soin d'accompagner la structuration de cet espace nouveau. Aujourd'hui, à l'heure de la mondialisation, alors que l'économie, devenue dominante, met toutes les cultures et les langues en concurrence, l'État ne parvient plus à produire de l'unité et donc de l'identité. La modernité ou son ersatz migrent vers l'univers consumériste et sa diversité proposée en prime.

Or le monde de la consommation est précisément fondé sur le mensonge et sur la faute. Il fonctionne comme un leurre en raison de la multiplication des gammes et des couleurs qui permet de faire croire au citoyen consommateur que chaque objet est fait expressément pour lui. « Vous y avez pensé, Sony l'a fait ». L'offre et la demande, le consommateur et le producteur fusionnent dans des noces barbares toujours recommencées qui ne laissent subsister aucune faille, aucun reste, aucune idée. Dans un texte prémonitoire, Walter Benjamin expliquait que le capitalisme constituait l'ultime religion qui généralise et *absolutise* en tout la structure de séparation qui définit la religion. « Le capitalisme est peut-être le seul cas d'un culte non expiatoire mais culpabilisant... Une monstrueuse conscience coupable qui ignore la rédemption se transforme en culte, non pour expier sa faute mais pour la rendre universelle²² ». La mission de littérature authentique consiste justement à réintroduire la faille, à montrer la différence là où on ne veut plus la voir : à l'intérieur de nous-mêmes et non dans l'objet fétichisé.

Pour se faire une opinion sur un roman en tant qu'objet artistique, il est nécessaire de s'oublier, de se mettre à distance de sa propre condition de lecteur et des contingences qui lui sont rattachées. C'est de ce décentrement que surgiront les images, les impressions à partir desquelles s'élaborera un jugement construit et argumenté, un point de vue critique : une conscience individuelle. Or la littérature — comme la politique partageant l'espace du discours — requiert au premier chef « des jugements et des décisions » (Hannah Arendt) : c'est-à-dire une conscience singulière qui devient politique. Car, dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas d'exprimer le savoir et la vérité, mais de formuler des opinions argumentées pour déterminer le meilleur choix tant sur l'action à entreprendre pour le bien commun que sur les

²² Walter Benjamin, cité par Giorgio Agamben, dans *Profanations*, Paris, Rivages, 2005, p. 101.

œuvres dignes d'être lues. « Plus élire que lire », déclarait un Paul Valéry. C'est ainsi que le lecteur citoyen, où qu'il soit, pourra se réapproprier son univers intérieur et, de la sorte, résister au marchand de Coca-Cola qui veut lui vendre sa camelote²³.

Encore faut-il que la résistance, pour être efficace, s'organise. Cette résistance au demeurant n'est pas récente. Elle naît de la diffusion du livre et de l'imprimé et de la conscience de sa singularité et des droits qui lui sont attachés. Les Droits de l'homme inscrivent dans la Loi ces prérogatives. Paris fut deux siècles durant le grand ordonnateur de l'un et de l'autre. Ce n'est pas un hasard si nombre d'écrivains étrangers parmi lesquels on retrouve plusieurs Québécois (Anne Hébert, Alain Grandbois, Gaston Miron, etc.) s'y sont formés ou y ont écrit certaines des plus belles pages de leur littérature nationale. La Ville Lumière contribua à créer et à développer de la sorte ce que Pascale Casanova appelle « l'internationale des artistes et des créateurs », soit ce réseau de lecteurs, d'éditeurs, d'écrivains qui a contribué à créer et à maintenir cet espace d'autonomie et de liberté, producteur d'humanisme et de modernité.

Le défi de la littérature mondiale

« La littérature nationale, affirmait déjà Goethe au XVIII^e siècle, ne représente plus grand-chose aujourd'hui, nous entrons dans l'ère de la littérature mondiale (*die Weltliteratur*) et il appartient à chacun d'entre nous d'accélérer cette évolution²⁴ ». Plus que jamais cette littérature mondiale est devenue une nécessité. Devant des espaces nationaux qui se rétrécissent comme peau de chagrin, devant l'implosion des espaces éditoriaux qui

²³ Patrick Lelay, PDG de TF1, la plus importante chaîne de télévision en France, avait déclaré : « Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible » (14 septembre 2004). Cette dérive télévisuelle vers le divertissement à tout crin vaut également pour le Québec, comme Jacques Godbout le déplorait dans un entretien réalisé par Michel Vastel (« 2076 : La fin de la nation française d'Amérique », *L'Actualité*, vol. 31, n° 13, 1^{er} septembre 2006, p. 20-22).

²⁴ Cité par Milan Kundera, dans *Le rideau*, Paris, Gallimard, 2005, p. 50.

croulent sous la surproduction de pseudo-romans marqués par une esthétique postnaturaliste du plus mauvais aloi, devant une critique journalistique inexistante... il devient urgent de réintroduire le dialogue entre l'arpenteur et le navigateur. Cela permettra de séparer ce qui participe du nouveau de ce qui, sous un vernis de modernité, demeure passéiste²⁵.

La littérature québécoise est peut-être mieux placée pour ce faire. Ce qui explique pourquoi ce lapsus parisien la concernait au premier chef. Parce qu'elle est minoritaire et postcoloniale, parce qu'elle a l'expérience de l'émigration dans un contexte nord-américain, la littérature québécoise est peut-être mieux à même de répondre adéquatement aux défis de la littérature mondiale. Encore faut-il qu'elle ouvre toutes grandes les portes de l'imagination et qu'elle cesse d'avoir peur. Comment ? En risquant ce débat sur l'esthétique, cette comparaison non seulement avec les écritures migrantes, mais aussi avec les autres textes de « l'internationale dénationalisée des créateurs » dont « le centre est partout et nulle part²⁶ ». C'est, à mes yeux, la seule manière d'*absoudre le péché originel* sur lequel s'est construite cette littérature, comme les autres d'ailleurs. Les pays et les cultures qui le feront, au lieu de perdre leur âme, la renforceront. Il faut se dépêcher. La guerre de l'imagination a déjà commencé.

²⁵ Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2*, Paris, Raisons d'agir, 2001, p. 83 : « C'est ainsi que l'on voit apparaître aussi, dans tous les univers [...] des productions culturelles en simili, qui peuvent aller jusqu'à mimer les recherches de l'avant-garde tout en jouant des ressorts les plus traditionnels des productions commerciales et qui, du fait de leur ambiguïté, peuvent tromper les critiques et les consommateurs à prétentions modernistes grâce à un effet d'*allodoxia* ».

²⁶ *Ibid.*, p. 83-84 : « Comme Pascale Casanova l'a montré dans *La République mondiale des lettres*, les Joyce, Faulkner, Kafka, Beckett ou Gombrowicz, produits purs de l'Irlande, des États-Unis, de la Tchécoslovaquie ou de la Pologne mais qui ont été faits à Paris [...] n'auraient jamais pu exister et subsister sans une tradition internationale d'internationalisme artistique et, plus précisément, sans le microcosme de producteurs, de critiques et de récepteurs avertis qui est nécessaire à sa survie et qui, constitué depuis longtemps, a réussi à survivre en quelques lieux, épargnés par l'invasion commerciale ».